

Les entretiens pastoraux ne doivent pas se cantonner à d'interminables récits d'un passé qui paralyse ou culpabilise. Si c'est cela, ils n'ont pas de raison d'être, ils sont même nuisibles. Le pasteur n'est pas là non plus pour aider son interlocuteur à devenir une personne parfaite ; il n'y arriverait pas de toute façon. Il est simplement là pour lui faire découvrir qu'en Jésus nous sommes déjà parfaits et sanctifiés, et sauvés. Voilà l'utilité de l'entretien pastoral et c'est dans cette affirmation que réside la promesse de son efficacité : parce que la promesse de sanctification et de perfection a déjà été réalisée, le travail à une sanctification progressive est possible. Nous n'aurions autrement qu'à désespérer !

La valeur du sacrifice de Jésus ne réside pas tant dans sa mort que dans la conséquence de cette mort qui est le don de la vie. Les deux points que nous avons esquissés en guise de bases pour un entretien pastoral constructif, sont le reflet de ce don. Sachant qu'aujourd'hui notre Seigneur est « vivant et très actif en faveur de son peuple », puissions-nous vivre et transmettre le don de la vie à ceux qui, autour de nous, sont devenus comme des morts vivants.

D'UN ROMAN POLICIER À LA PREDICATION DE LA CROIX

par **Christophe Desplanque,**
pasteur, Luneray (France)

Parmi les thèmes dont la croix aura imprégné notre culture, celui de *la mort de l'innocent* se révèle l'un des plus obsédants. Pour ne prendre que l'exemple des media, on constate que l'innocence des victimes sert souvent à rehausser, sous la plume des journalistes, l'horreur qu'inspire leur mort. Que celle-ci soit voulue ou résulte au contraire du déchaînement aveugle d'une catastrophe naturelle, d'un accident technologique ou d'une erreur humaine, *l'innocence* de l'enfant victime d'un sadique, du passager de train broyé par les tôles, des familles arméniennes prises au piège des décombres de leurs maisons vient renforcer le caractère révoltant du drame.

A la figure de l'innocence se superpose dans la mort de Jésus celle du martyr. Une confession de foi récente dit le Christ « proche

de tous les suppliciés »⁹. Mais le caractère unique et décisif de sa mort ne tiendrait-il qu'à la perfection de l'innocence et du don de soi ?

Pour mon compte personnel, la réponse la plus concrète est venue dans le rapprochement inattendu entre un épisode de roman policier et le troisième chapitre de l'épître aux Galates !

On connaît le sujet de Galates. Paul s'en prend avec violence à ceux qui voudraient annuler l'Évangile de la Grâce en faisant de l'observation de la loi de Moïse la condition du salut. C'est en préparant une prédication sur Ga 3,1-14, et par quelques connexions neuronales incongrues, que j'ai bizarrement repensé à ce premier chapitre d'un roman policier qui joint l'ironie amère à la puissance dramatique : *Chambre Noire* de James Hadley Chase¹⁰.

Le héros, Sam Cade, photographe réputé, tombé dans l'alcoolisme à la suite d'une liaison fatale, se voit offrir une chance de retrouver le respect de lui-même en réalisant un reportage capital. Nous sommes dans le sud des États-Unis, dans les années honteuses de la ségrégation raciale et de la lutte des noirs pour l'égalité des droits civiques. Un des responsables du mouvement noir vient supplier Cade, à l'hôtel où il est descendu, de ne pas céder aux intimidations policières et de « couvrir » une manifestation pacifique qui va se heurter à la violence des blancs. Etouffé par la peur, Cade refuse d'abord puis connaît quelques instants plus tard son « chemin de Damas ». Il assiste au meurtre du syndicaliste noir par cinq brutes qui l'attendaient à la sortie de l'hôtel, et photographie la scène. Traqué par la police, il a néanmoins le temps de confier le négatif à un vieux barman noir, lui demandant de l'expédier à son journal, avant d'être arrêté, presque insouciant des coups que les policiers furieux lui assènent.

Mais une affreuse déception l'attend dans le hall de l'aéroport, au moment où, heureux et réconcilié avec lui-même, il s'appête à quitter

⁹ Recueil de textes liturgiques de l'E.R.F. Centre Alpes Rhône, *Confession de la Foi 10* (rédigée par des catéchumènes en 1973). Voir aussi certains chants composés à l'occasion du quarantième anniversaire de la Déclaration des droits de l'homme pour le rassemblement de l'ACAT au Bourget (11 déc. 88). Un refrain dit notamment : « Toi que l'on a brisé sur un lit de tortures. Toi dont le corps n'est plus qu'une immense blessure, je veux être ton cri, je veux être ta voix. Pour les gens qui chez nous ne s'en souviennent pas ».

¹⁰ J. H. Chase, *Chambre Noire*, (traduit de l'anglais), Paris, Plon, 1966, ch. 1 & 7. Chase est surtout connu comme l'auteur de *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, roman qui a été porté à l'écran.

la ville. Un shérif l'attend et déroule devant lui la bobine de pellicule, voilant irrémédiablement l'identité des coupables. Le pauvre barman avait préféré remettre la pellicule aux policiers pour éviter les ennuis. Par peur, il avait trahi la confiance du photographe, trahi les siens en les privant de l'indignation qu'aurait suscitée en faveur des revendications des noirs la publication de l'atroce document. Il avait trahi, surtout, sa propre cause, sa propre dignité, comme ensorcelé par la violence et le pouvoir des blancs, par cette chape de peur qui maintenait ses ancêtres dans l'esclavage et le maintiendrait pour longtemps encore dans l'injustice et le mépris.

L'analogie que présente ce scénario – hélas vraisemblable – avec la situation qui a poussé l'apôtre Paul à invectiver les chrétiens de Galatie est d'autant plus frappante qu'elle n'est, de toute évidence, pas voulue : « O Galates insensés ! Qui vous a ensorcelés ? Pourtant, vous avez eu devant les yeux la claire présentation de Jésus-Christ sur la croix ». Paul est comme ce photographe : il a enduré bien des souffrances pour témoigner d'une mort dont la proclamation serait source de libération et de salut. Mais dans les deux cas, le témoin est trahi par ceux qu'il avait chargé de conserver son témoignage... et d'en vivre.

Si, par contre, nous comparons leurs réactions face à la trahison, la différence saute aux yeux. La colère de Paul fait place, chez Cade, à un dégoût total de toute lutte, voire de la vie : « Cette fois c'est la fin, pense-t-il... Rien pour prouver le crime de ces cochons, ni la raclée que j'ai subie... Après tout, qu'est-ce que ça peut f... ? Plus rien n'a d'importance, à présent... » Le roman s'achève sur son suicide.

« Le sens naît de la différence ». Cette différence-là révèle, au-delà de leurs traits communs, l'abîme qui sépare la mort de Jésus de celle du syndicaliste noir. L'assassinat prévu, le martyr accepté, froidement consenti comme un risque inévitable n'aura, dans le roman de Chase, servi à rien. Il ne *valait* quelque chose *pour la cause qu'il servait*, que parce qu'il avait eu un témoin et surtout parce que ce témoin voulait et pouvait en dévoiler l'horreur. Mais sitôt dévoilée, l'image est voilée, anéantie au soleil de la peur, de la méchanceté et de l'injustice des hommes. C'est, en un mot, le péché qui efface la mort du juste, qui la renvoie dans l'horreur de l'absurde. Or la croix ne peut être effacée, ni dans sa proclamation, ni dans sa portée. Car elle est une œuvre de Dieu que nos peurs, nos lâchetés de disciples en fuite n'anéantiront pas. Jésus n'est pas seulement victime mais grand-prêtre. Aucune puissance n'a pu l'empêcher d'entrer dans le sanctuaire. Tout est accompli, dit-il au moment où il meurt, alors qu'après le meurtre d'un innocent – comme celui auquel assistait

Cade, tout restait à faire. Face au racisme, face à la trahison, le photographe va se livrer, par alcool interposé, au désespoir et à la mort. Mais dans le cri indigné de Paul retentit une formidable espérance : il n'est pas possible que Jésus soit mort pour rien.

La seule réponse de Dieu à tous les « pourquoi ? » de toutes les victimes, de tous les Job de la terre, c'est celle qu'il donne au « pourquoi ? » que lui adresse le Christ. Cette réponse qui éclate le troisième jour. Ainsi, je peux annoncer Jésus-Christ à tous ceux que le non-sens de la mort, de la souffrance, du désespoir menace d'engloutir. Et lui seul.

Sur la barre transversale, les bras de Jésus sont étendus. Comme pour embrasser et amener à lui toute la souffrance de l'humanité. Mais son corps est debout, chemin de rencontre du ciel et de la terre, dressé verticalement comme la fumée des holocaustes. Et l'apôtre résume parfaitement cette double dimension de la croix : « Christ *aussi* est mort... lui juste pour des injustes, *afin de vous amener à Dieu* »¹¹.

SACRIFICE OU ECHEC ?

par Jean-Michel Sordet,
pasteur, La Sarraz (Suisse)

Au cœur du passage discuté dans l'article de G. Pella¹², le cri de Jésus ! Dieu est interpellé, mais reste muet... Comment ne pas sentir dans ce cri le poids de l'abandon, l'horreur du désespoir ? Comment ne pas y voir le signe du sentiment d'échec, d'inefficacité, d'effondrement qui étreint Jésus en cette heure-là ?

Jésus attendait-il un autre dénouement ? Quelque chose s'est-il mal passé dans le projet de Dieu ? On peut le croire. Et Jésus meurt, abandonné de Dieu et des hommes.

Or la théologie et la foi chrétiennes ont fait de cette mort tout autre chose qu'un échec : plutôt un accomplissement, un sommet, une victoire, une élévation glorieuse, un magnifique sacrifice... Mais s'il s'agissait tout de même d'un échec ? Si Dieu s'était montré en cet

¹¹ 1 P 3,18.

¹² « Pourquoi m'as-tu abandonné ? Marc 15,33-39 », *Hokhma* 39, 1988, pp. 3-24.